

sa population entassée ! C'est dans ce milieu que la terrible peste de 1720 trouva les éléments de son développement meurtrier. Certes, s'il y a, dans tout cela, une chose faite pour étonner, c'est que les fléaux et les pestes ne sévissent pas à l'état permanent dans un semblable milieu ! Si les peuples n'ont pas toujours les gouvernements qu'ils méritent, les villes ont généralement les maladies qu'elles doivent avoir.

Faites donc les travaux d'assainissement nécessités impérieusement par la situation de Toulon et de Marseille ! Dépensez des millions (il en faut), et arrivez à supprimer d'aussi dangereux centres d'infection ! Vous n'obtiendrez la santé publique qu'à ce prix.

On a dit jadis (Royer-Collard, à propos de l'épidémie de 1832) : "Le meilleur des conseillers sanitaires est encore le choléra." En effet, le choléra est plutôt un bien qu'un mal. Pour quelques victimes qu'il fait, il sauve d'un avenir mortel bien des existences ; et cela, par les améliorations que la "peur," ce puissant mobile des actions humaines, apporte à toutes les institutions de la police sanitaire et de l'hygiène privée. C'est le cas de répéter le mot si profondément vrai de Montesquieu. "L'adversité est notre mère : la prospérité n'est que notre marâtre." Voici un exemple, fourni par Paris, de cette vérité : Toutes les objurgations des hygiénistes contre les boîtes à ordures s'étaient brisées contre l'inflexible volonté préfectorale. Eh bien ! il a suffi du choléra pour faire reconnaître les dangers de conserver dans les maisons les ordures ménagères ; et voilà qu'on s'occupe de clore et de désinfecter les fameuses boîtes. Nous avons aussi cessé cette horrible infection produite par les voitures qui effectuent, avec une odorante lenteur, l'enlèvement diurne des débris des boucheries parisiennes. Peu à peu vous verrez que la crainte des épidémies finira par élaguer toutes les choses immondes ! *In orbe deos fecit timor !*

Par exemple, il faudra, pour réaliser des progrès, s'appuyer toujours sur le bon sens et sur la tradition, et éviter avec soin d'ajouter foi aux idées des novateurs comme le Dr Koch, dont on se rappelle l'ingérence dans la dernière épidémie de Marseille.

Mais, ô monsieur Koch, si l'on cessait d'arroser, vos fameux microbes, desséchés, s'envoleraient, avec la poussière, dans nos maisons et sur nos muqueuses ! Nous aimons mieux les voir plongés, inactifs, dans la boue...

L'Académie de médecine a suivi, elle, la voie de la vérité et du bon sens, en supprimant les cordons sanitaires et en blâmant les quarantaines ; les uns sont, comme les autres, toujours franchis, et deviennent ainsi, comme nous le verrons plus loin, des foyers d'infection, bien loin de constituer des mesures protectrices ! On a bien fait aussi de supprimer ces absurdes fumigations des gares : on aurait pu, toutefois, proposer qu'elles fussent remplacées par les mesures sérieuses et peu vexatoires que voici : faire prendre un bain à tout voyageur venu des pays contaminés ; et, pendant le temps du bain, passer ses vêtements à l'étuve ; enfin, établir, dans les principales stations de P.-L.-M., des postes médicaux de surveillance et surtout de soins.

Ordinairement, en effet, la marche du mal est insidieuse et suffisamment lente pour permettre des soins immédiats. Malheureusement, le service des consultations gratuites et surtout celui des secours à domicile sont bien mal organisés dans les grandes villes : depuis longtemps, tous les gens de progrès réclament une refonte complète dans le fonctionnement de notre assistance médicale, notoirement insuffisante et toujours débordée, même lorsqu'il n'y a aucune épidémie sous roche.

S'il s'est produit, en 1884, quelques morts rapides (point foudroyants, comme on le dit à tort), cela est facile à comprendre : la maladie, frappant des malades déjà épuisés ou des sujets affaiblis par la misère et l'ivrognerie, réclamerait

des secours absolument urgents, pour ne pas consommer parfois son œuvre fatale. En revanche, nos confrères et nous avons constaté surtout des formes atténuées, des demi-malades, des affections cholériques ébauchées ou avortées. Comme le disait Clovis Hugues dans la langue des dieux :

Ce n'est plus qu'un cholérique ;  
Rien de vigoureux dans l'effort  
De ce petit corps en virgule  
Ponctuant l'œuvre de la mort !

En termes moins poétiques, nous nous sommes trouvés, il y a deux ans, en présence de la queue d'une épidémie de choléra asiatique, qui n'avait plus ni intensité ni violence dans sa puissance miasmatique. D'ailleurs l'épidémie trouverait-elle dans Paris les aliments qu'elle a rencontrés si facilement en Espagne, en Italie, à Toulon et à Marseille ? La façon, dit le docteur Proust, dont le choléra se comporte dans une ville, est le critérium de sa salubrité. Feu M. Fauvel, qui s'y connaissait mieux que personne (malgré la grosse erreur qui abrégéa ses jours), feu M. Fauvel aimait à répéter, à propos du choléra, qu'un incendie n'est point proportionné à l'étincelle qui lui a donné naissance, mais à la combustibilité et à l'agglomération des matières qu'il rencontre.

"*Ta pathēmata mathēmata,*" dit un proverbe-calembour de la Grèce moderne : C'est dans les enseignements du passé qu'il faut souvent chercher. On le fait toujours avec fruit. Les opinions les plus étranges, et en apparence les plus nouvelles, émises en 1884-85 à propos de l'épidémie cholérique, sont vieilles de vingt, trente et le plus souvent de cinquante ans : c'est-à-dire qu'elles ont vu le jour dès l'apparition du choléra dans notre pays.

Le 23 avril 1849, Pouchet annonce à l'Académie des Sciences qu'il a trouvé le vibron (lisez *microbe*) du choléra morbus : ce petit organisme ne s'est effacé que pour avoir la gloire d'être ressuscité, trente-cinq ans plus tard, par un Allemand. Le choléra, dans cette année néfaste, n'avait pas, d'ailleurs, le pouvoir prestigieux qu'il a aujourd'hui, malgré la terrible invasion de 1832, l'épidémie de 1849 ne rencontra dès son début qu'insouciance et optimisme complets. Les médecins de Bourbourg et de Calais annoncent son apparition : les savants la nient absolument, et l'illustre Magendie, président du Conseil d'hygiène, à cette époque, blâme sévèrement l'erreur de diagnostic des médecins du Nord. Ceux-ci avaient raison pourtant : l'épidémie décimait bientôt Paris d'une manière terrible.

C'est à ce moment que les médications les plus diverses se firent successivement jour. Comme panacées proposées, citons l'ail, la truffe (Devergie), la poudre à canon (Roux), la racine de sumbul, le hachisch, l'acétate de zinc, le cubèbe, le nitrate d'argent, le tannin, le bicarbonate de soude, le *teucrium polium*, l'eau de fleurs d'oranger à haute dose, et les emplâtres anticholériques les plus variés. Bally, médecin des hôpitaux, guérissait toujours par l'inhalation d'éther. Fourcaut, pensant que le choléra était une manifestation électrique, vantait les pieds en verre pour lits, chaises et hamacs, les chambres de verre, les lits et les vêtements mauvais conducteurs de l'électricité.

Sur la recommandation de Récamier, Fouquier, etc., le sel marin, employé de toute antiquité dans l'Inde et en Chine, jouissait du plus grand crédit comme agent prophylactique. Magendie recommandait des frictions vigoureuses ; Chomel, des bains d'air chaud et sec. Andral essayait sans résultat le galvanisme. Les inhalations d'oxygène (que tous croient nouvelles) étaient recommandées, dès 1832, comme excellentes, par le docteur de Smyttere, médecin de l'asile des aliénés de Rouen ; de même, l'injection d'eau dans les veines, préconisée par Gouyon et plus tard par Lorain.

Les préparations mercurielles (en frictions ou par la bouche) étaient fort recommandées. On alléguait que les